1
POURQUOI J'ÉCRIS CE JOURNAL

Les cauchemars sont encore revenus. Ça fait quatre ans maintenant que j'en ai presque toutes les nuits. Peut-être que ce journal va me soulager. Peut-être qu'écrire la grosse bêtise que j'ai faite la fera diminuer un peu dans ma tête. Maintenant que j'ai douze ans, je pense que je peux revenir en arrière et tout écrire, je suis assez bonne en français. Mais c'est difficile de commencer. Par où débuter : au moment où j'ai commis cette erreur fatale, quand j'avais à peine huit ans ? Avant ? Avant, c'est mieux. Comme ça, ce sera clair. En écrivant, ce qui est arrivé deviendra juste une histoire, avec un sens et, je l'espère, une fin.

Donc je reviens au début et je raconte tout, mais ce journal, il faut que j'arrive à bien le planquer. Si mes parents le lisaient et apprenaient ce que j'ai fait, ils mourraient de honte. Déjà qu'ils ont honte d'exister sans même avoir rien fait de mal, alors s'ils savaient…

Je me décide à écrire parce que, depuis quelques mois, j'ai une véritable amie. Elle s'appelle Charline. Elle ne connaît pas mon secret, mais, si je devais le confier à quelqu'un, ce serait à

elle. Et puis j'ai Salto aussi, mon petit frère. Ça fait deux raisons d'être honnête avec moi-même.

Charline a un an de plus que moi. Ce qui veut dire qu'elle a déjà passé l'enfer de la sixième et de la cinquième, et qu'elle y a survécu. Elle est tout le contraire de moi : j'ai la peau chocolat au lait, des bourrelets sur le ventre et de longues tresses qui m'arrivent jusqu'aux fesses. Elle est petite, fluette et blonde avec les cheveux courts. J'aime ce qui brille, le gloss transparent, les boucles d'oreilles les plus grosses possible et le vernis à ongles « Limonade » ou « Coucher de soleil ». Je passe pour une fille superficielle auprès de ceux de ma classe, mais je m'en fiche, je me sentirais toute nue sans ce vernis « vavavoom ! » et mes créoles qui claquent. Charline, elle, n'aime que les baskets et les vestes de survêtement.

La première fois que je l'ai vue au collège, elle était en train de rifougnier avec des grands du lycée au fond du parking des bus. Un garçon de ma classe la regardait avec un mélange de dégoût et de curiosité, un peu comme je regarde ces poumons de bœuf dans lesquels je m'amuse à enfoncer le doigt en cours de SVT. Il m'a lâché d'un ton mauvais : « Celle-là, tu devrais pas lui parler, il paraît que c'est un vrai déchet. » Ça m'a choquée. Comment pouvait-on traiter quelqu'un de déchet ? Je n'ai rien dit parce que, au collège, si tu dois être choqué par tout ce qui sort de la bouche des élèves, tu n'as pas fini. Depuis longtemps, Charline fume en cachette et on l'a déjà repérée à la sortie des cours en train de boire des canettes de bière avec ses copains. Du coup, elle a cette réputation de fille désaxée, mais elle s'en fiche.

Je crois que Charline ne s'est jamais vraiment intéressée au collège. Encore moins aux élèves de sa classe. C'est ça qui les

rend dingues. Même si les autres se croient forts parce qu'ils l'insultent dès qu'ils le peuvent, c'est elle la plus capée. Je ne sais pas trop ce que signifie ce mot, mais je le trouve stylé, et il va bien à Charline ; la fille la plus libre que je connaisse. On dirait une boule de soleil. Ça rayonne de sa personne. Les autres s'en fichent, ou ont trop peur de se brûler à son contact.

Dans ce collège, je suis un poumon de bœuf, moi aussi. Les autres aiment parler de moi d'un air moqueur. Sans doute parce que je suis trop timide et que je ne sais pas comment me faire des amis. Avec mon style girly, on me croit sûre de moi. En fait, mes rajouts, les anneaux à mes oreilles et mes ongles vernis, c'est pour détourner l'attention de mon corps. Parce qu'il tient trop de place. Depuis le CM1, je suis obligée de porter des soutifs. Mes bras débordent de mes manches courtes, l'été. Je déteste qu'on me regarde. Et puis, souvent, je ne sais pas quoi dire aux gens. Je n'aime pas les jeux vidéo, ni les histoires de garçons. Je n'ai pas tellement de conversation, alors le collège est une baleine grise qui m'avale et où j'entends résonner les voix des autres. Issa, réveille-toi un peu, c'est pas possible d'être aussi empotée ! Bon sang, tire-toi de là, tu vas nous mettre en retard en cours, faudrait qu'un jour elle crache la limace qu'elle a dans le gosier, ouais, faudrait vraiment. C'te meuf est bizarre. T'assieds pas à côté de moi, Issa, on se met jamais ensemble d'habitude, va t'poser ailleurs.

La seule chose que j'aime, ce sont les mangas. Mais, là encore, je ne peux pas trop en parler, parce que le mangaka qui me passionne, personne ne le connaît. J'y reviendrai.

L'année dernière, un après-midi où j'avais raté le bus du retour, je me suis retrouvée seule à l'arrêt. Charline est arrivée,

les mains dans les poches. Je ne la connaissais encore que de vue et de réputation. J'ai fait semblant de rien, comme toujours. Elle aussi. Mais je sentais qu'elle avait envie de s'approcher, ce qui est bizarre car, d'ordinaire, aucun élève n'a spécialement envie de me raconter sa vie.

Bref, ce jour-là, à l'arrêt du bus, je me suis demandé si Charline n'allait pas tenter de me dépouiller de mon sac, mais, vu que je fais deux têtes de plus qu'elle, je ne me sentais pas trop en stress. Pendant cinq minutes on s'est lorgnées de loin, puis elle s'est adossée contre l'abribus et m'a lancé :

– Toi, t'es pas une Renoi de Luzarches, je t'ai jamais vue en ville.

Je ne sais pas pourquoi elle parle comme ça tout le temps. Maintenant que je la connais, je dirais que c'est purement pour se donner un genre.

– Si j'habitais pas ici, je ne serais pas en train d'attendre le bus devant le collège, j'ai rétorqué en haussant les épaules.

Je l'examinais en coin. Elle a souri. Je ne savais pas quoi dire, mais j'étais flattée que la plus réprouvée du collège échange quelques mots avec moi. J'aurais aimé que quelqu'un de ma classe m'aperçoive à ses côtés, pour le mystère. Elle a sorti un smartphone de sa poche. J'ai remarqué des traces de nicotine sur ses doigts, pareilles à celles de notre vieux directeur qui part bientôt à la retraite.

– Regarde ça, tu connais ?

Elle m'a tendu l'écran où tournait la vidéo d'un beau gosse à longue chevelure rasta. Il se baladait pieds nus sur une plage de rêve en chantant.

– Tu veux écouter avec moi ? a demandé Charline.

On a partagé ses écouteurs, immobiles sous l'abribus, pendant vingt bonnes minutes. Ce jour-là, elle m'a fait découvrir plein de morceaux qu'elle aimait, tous dans le même style, reggae ou dancehall. Elle s'assurait que je maintenais bien le truc enfoncé dans mon oreille : « Ce son-là est dément. Comment tu veux bien l'entendre, si tu gardes pas l'oreillette ? Respire lentement et profite bien, c'est du voyage, là. Je fais pas écouter ça à n'importe qui, j'te signale. Ça m'a pris une plombe de pirater cet album, il n'est même pas encore sorti. Méga exclu ! » J'écoutais religieusement, trop contente qu'elle reste avec moi sur ce trottoir désert. Je scrutais la rue de temps en temps, dans l'espoir qu'on finisse par nous voir. Les nouvelles vont vite au collège. Charline ne regardait rien d'autre que son téléphone et les réactions sur mon visage. Elle était super concentrée sur sa musique. Elle a été étonnée que je ne connaisse aucun des groupes. D'abord, je n'ai pas de téléphone portable. Ensuite, j'ai dû lui expliquer que mes parents ne venaient pas des Caraïbes, mais de Mayotte, une île perdue dans l'océan Indien. Évidemment, elle ne connaissait pas. Moi non plus, d'ailleurs. Je n'y suis jamais allée. Elle a tout de suite cherché sur son écran des infos sur Mayotte. C'était la première fois que quelqu'un me posait des questions sur mes origines. Enfin, sur celles de mes parents.

– Neuf sept six, ma vieille ! Faudrait regarder ce que ça fait comme formule. Tu connais la numérologie ? Un truc de ouf. Neuf sept six, franchement, faudrait que tu cherches. Je vais analyser pour toi la combinaison que ça fait. Le neuf n'aime pas le sept en général ; deux garçons cool, mais qui s'entendent pas. Le six avec ses trois de chaque côté, carré ennuyeux mais bon équilibre. File-moi ta main.